

Session 2011

PE1-11-PG3

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ECOLES

Mardi 28 septembre 2010 – de 13h 00 à 17h 00
Première épreuve d'admissibilité

**Français et histoire, géographie
et instruction civique et morale**

Durée : 4 heures
Coefficient : 3
**Note éliminatoire : 0 à l'une
ou l'autre des parties**

**Le candidat doit traiter la partie histoire, géographie et instruction civique et morale
sur une copie distincte de celle(s) utilisée(s) pour la partie français.**

Rappel de la notation :

- première partie français : **12 points**
- seconde partie histoire, géographie et instruction civique et morale : **8 points**

Il est tenu compte, à hauteur de **trois points** maximum, de la qualité orthographique de la production des candidats.

Ce sujet contient 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine etc. Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉPREUVE

Questions

I. Question relative aux textes proposés (6 points)

À partir du corpus proposé, analysez ces textes afin de dégager des conditions permettant d'accéder à la lecture d'œuvres littéraires.

II. Questions ayant trait à la grammaire, à l'orthographe et au lexique (6 points)

II.1. Grammaire

Dans le passage suivant du texte 2, relevez les procédés permettant de rapporter le discours des personnages.

Ils se mirent à rire. Le docteur s'excusa et prit congé, car il avait une visite à faire. Les autres commandèrent une nouvelle tournée de vermouth. L'homme à la rhubarbe, sans crier gare, se jeta sous le guéridon en faisant signe aux autres de faire comme s'il n'était pas là.

« Ma femme est arrivée, dit-il dans un murmure, mais ne vous retournez pas. »

Il y eut un moment de silence. Puis Rosario s'exclama : « Moi, je suis resté à la troisième lecture [...] ».

II.2. Orthographe

Identifiez les terminaisons dans les formes verbales conjuguées du passage suivant (texte 1) :

Presque toutes lui parurent encore plus bêtes que les romans. Car il existe pour le théâtre une histoire convenue, que rien ne peut détruire. Louis XI ne manquera pas de s'agenouiller devant les figurines de son chapeau, Henri IV sera constamment jovial, Marie Stuart pleureuse. Richelieu cruel ; enfin, tous les caractères se montrent d'un seul bloc, par amour des idées simples et respect de l'ignorance, si bien que le dramaturge, loin d'élever, abaisse ; au lieu d'instruire, abrutit.

Comme Bouvard lui avait vanté George Sand, Pécuchet se mit à lire Consuelo, Horace, Mauprat, fut séduit par la défense des opprimés, le côté social et républicain, les thèses.

Suivant Bouvard, elles gâtaient la fiction, et il demanda au cabinet de lecture des romans d'amour.

II.3. Lexique

Relevez et précisez la signification des verbes et expressions qui indiquent que les personnages lisent des livres dans le texte de Flaubert (à partir de « Pécuchet, travaillant la littérature historique ») et celle des verbes et expressions qui montrent que le libraire oralise des écrits dans celui de Vecchioni (à partir de « Il y eut un moment de silence »).

Texte 1 : Gustave FLAUBERT, « Bouvard et Pécuchet », in *Œuvres complètes*, tome 2, Le Seuil, « Intégrale », 1976, pp. 243-244.

Ils lurent d'abord Walter Scott.

Ce fut comme la surprise d'un monde nouveau.

Les hommes du passé qui n'étaient pour eux que des fantômes ou des noms devinrent des êtres vivants, rois, princes, sorciers, valets, gardes-chasse, moines, bohémiens, marchands et soldats, qui délibèrent, combattent, voyagent, trafiquent, mangent et boivent, chantent et prient, dans la salle d'armes des châteaux, sur le banc noir des auberges, par les rues tortueuses des villes, sous l'auvent des échoppes, dans le cloître des monastères. Des paysages artistement composés entourent les scènes comme un décor de théâtre. On suit des yeux un cavalier qui galope le long des grèves. On aspire au milieu des genêts la fraîcheur du vent, la lune éclaire des lacs où glisse un bateau, le soleil fait reluire les cuirasses, la pluie tombe sur les huttes de feuillages. Sans connaître les modèles, ils trouvaient ces peintures ressemblantes, et l'illusion était complète. L'hiver s'y passa.

Leur déjeuner fini, ils s'installaient dans la petite salle, aux deux bouts de la cheminée ; et en face l'un de l'autre, avec un livre à la main, ils lisaient silencieusement. Quand le jour baissait, ils allaient se promener sur la grande route, dînaient en hâte, et continuaient leur lecture dans la nuit.

[...]

Pécuchet consultait la *Biographie universelle* et entreprit de réviser Dumas au point de vue de la science.

L'auteur, dans *Les Deux Diane*, se trompe de dates. Le mariage du Dauphin François eut lieu le 15 octobre 1548, et non le 22 mars 1549. Comment sait-il (voir *Le Page du Duc de Savoie*) que Catherine de Médicis, après la mort de son époux, voulait recommencer la guerre ? Il est peu probable qu'on ait couronné le duc d'Anjou, la nuit, dans une église, épisode qui agrmente *La Dame de Montsoreau*. *La Reine Margot*, principalement, fourmille d'erreurs. Le duc de Nevers n'était pas absent. Il opina au Conseil avant la Saint-Barthélemy, et Henri de Navarre ne suivit pas la procession quatre jours après. Henri III ne revint pas de Pologne aussi vite. D'ailleurs, combien de rengaines ! Le miracle de l'aubépine, le balcon de Charles IX, les gants empoisonnés de Jeanne d'Albret ; Pécuchet n'eut plus confiance en Dumas.

Il perdit même tout respect pour Walter Scott, à cause des bévues de son *Quentin Durward*. Le meurtre de l'évêque de Liège est avancé de quinze ans. La femme de Robert de Lamarck était Jeanne d'Arschel et non Hameline de Croy. Loin d'être tué par un soldat, il fut mis à mort par Maximilien, et la figure du Téméraire, quand on trouva son cadavre, n'exprimait aucune menace, puisque les loups l'avaient à demi dévorée.

Bouvard n'en continua pas moins Walter Scott, mais finit par s'ennuyer de la répétition des mêmes effets. L'héroïne, ordinairement, vit à la campagne avec son père, et l'amoureux, un enfant volé, est rétabli dans ses droits et triomphe de ses rivaux. Il y a toujours un mendiant philosophe, un châtelain bourru, des jeunes filles pures, des valets facétieux et d'interminables dialogues, une pruderie bête, manque complet de profondeur.

En haine du bric-à-brac, Bouvard prit George Sand.

Il s'enthousiasma pour les belles adultères et les nobles amants, aurait voulu être Jacques, Simon, Bénédicte, Lélion, et habiter Venise ! Il poussait des soupirs, ne savait pas ce qu'il avait, se trouvait lui-même changé.

Pécuchet, travaillant la littérature historique, étudiait les pièces de théâtre.

Il avala deux Pharamond, trois Clovis, quatre Charlemagne, plusieurs Philippe-Auguste, une foule de Jeanne d'Arc, et bien des marquises de Pompadour, et des conspirations de Cellamare.

Presque toutes lui parurent encore plus bêtes que les romans. Car il existe pour le théâtre une histoire convenue, que rien ne peut détruire. Louis XI ne manquera pas de s'agenouiller devant les figurines de son chapeau, Henri IV sera constamment jovial, Marie Stuart pleureuse. Richelieu cruel ; enfin, tous les caractères se montrent d'un seul bloc, par amour des idées simples et respect de l'ignorance, si bien que le dramaturge, loin d'élever, abaisse ; au lieu d'instruire, abrutit.

Comme Bouvard lui avait vanté George Sand, Pécuchet se mit à lire *Consuelo*, *Horace*, *Mauprat*, fut séduit par la défense des opprimés, le côté social et républicain, les thèses.

Suivant Bouvard, elles gâtaient la fiction, et il demanda au cabinet de lecture des romans d'amour.

À haute voix et l'un après l'autre, ils parcoururent *La Nouvelle Héloïse*, *Delphine*, *Adolphe*, *Ourika*. Mais les bâillements de celui qui écoutait gagnaient son compagnon, dont les mains bientôt laissaient tomber le livre par terre.

Ils reprochaient à tous ceux-là de ne rien dire sur le milieu, l'époque, le costume des personnages. Le cœur seul est traité, toujours du sentiment ! Comme si le monde ne contenait pas autre chose !

Ensuite, ils tâtèrent des romans humoristiques, tels que le *Voyage autour de ma chambre*, par Xavier de Maistre ; *Sous les Tilleuls*, d'Alphonse Karr. Dans ce genre de livres, on doit interrompre la narration pour parler de son chien, de ses pantoufles ou de sa maîtresse. Un tel sans-gêne d'abord les charma, puis leur parut stupide, car l'auteur efface son œuvre en y étalant sa personne.

Par besoin de dramatique, ils se plongèrent dans les romans d'aventures ; l'intrigue les intéressait d'autant plus qu'elle était enchevêtrée, extraordinaire et impossible. Ils s'évertuaient à prévoir les dénouements, devinrent là-dessus très forts, et se lassèrent d'une amusette indigne d'esprits sérieux.

L'œuvre de Balzac les émerveilla, tout à la fois comme une Babylone et comme des grains de poussière sous le microscope. Dans les choses les plus banales, des aspects nouveaux surgirent. Ils n'avaient pas soupçonné la vie moderne aussi profonde.

- Quel observateur ! s'écriait Bouvard.

- Moi je le trouve chimérique, finit par dire Pécuchet. Il croit aux sciences occultes, à la monarchie, à la noblesse, est ébloui par les coquins, vous remue des millions comme des centimes, et ses bourgeois ne sont pas des bourgeois, mais des colosses. Pourquoi gonfler ce qui est plat, et décrire tant de sottises ! Il a fait un roman sur la chimie, un autre sur la Banque, un autre sur les machines à imprimer, comme un certain Ricard avait fait « le cocher de fiacre », « le porteur d'eau », « le marchand de coco ». Nous en aurions sur tous les métiers et sur toutes les provinces, puis sur toutes les villes et les étages de chaque maison et chaque individu, ce qui ne sera plus de la littérature, mais de la statistique ou de l'ethnographie.

Les voix se mélangeaient et, au début, je ne parvins guère à les distinguer l'une de l'autre, puis, au fur et à mesure, j'y réussis.

« Et qu'est-ce qu'il a lu ? demanda un homme au teint resplendissant, que je ne connaissais pas, et qui avait de la liqueur de rhubarbe à la commissure des lèvres.

- L'histoire d'un fou, lui répondit le fabricant de chaises Sante Mazzizze, qui était allé à la " lecture littéraire ". L'histoire d'un paladin de Charlemagne¹ qui découvre être cocu, et qui au lieu de s'en prendre à sa débauchée de femme se met à taper dans tout ce qu'il rencontre : troncs, branches, pierres, racines, mottes de terre, etc.

- Angélique... interrompit le docteur Mancuso, qui était fort cultivé.

- Quoi ? demanda l'homme jovial qui avait de la rhubarbe sur les lèvres.

- La femme aimée de Roland s'appelait Angélique.

- Oui, peut-être bien, reprit Sante Mazzizze, mais quel ennui, comme c'est emmerdant !

- Il lisait bien, au moins ? demanda Tore, qui allumait les lampes.

- Très mal. Il n'a pas arrêté de s'interrompre et de tousser. Puis, par moments, il n'avait plus de voix. Au point, parfois, de sembler être une autre personne, avec une autre voix.

- Et ensuite ? interrompit N'toni, le mécanicien.

- Après ? Eh bien, après, on s'est tous tirés. Il n'y a que ce crétin de Rosario qui est resté et a entendu la suite. »

Rosario s'était abandonné à ses pensées et n'avait rien suivi de la conversation. Lorsqu'il entendit son nom, il se retourna :

« Qui ? moi ?

- Oui, toi. Qu'est-ce que " monsieur " le libraire a lu après l'histoire d'Angélique ?

- C'est Marlboro. L'autre s'appelait Marlboro, intervint quelqu'un qui, de toute évidence, avait été là. Je m'en souviens parce que je fume des Kent.

- Pandoro, espèce d'idiot ! fit en écho Sante Mazzizze, d'un air hautain. Essaie au moins de te souvenir des noms !

- On s'en fiche, reprit le personnage jovial qui en était à sa troisième rhubarbe. Nous, on veut savoir ce qu'il a lu après.

- L'histoire d'un fou ! s'exclama Rosario, très fier d'avoir été l'unique témoin de l'événement.

- Et encore ? firent-ils presque tous en chœur.

- Oui. Un guerrier de l'Antiquité devenu furieux à cause d'une histoire de bouclier qu'il voulait obtenir et qu'on refusait de lui donner ; enfin, d'après ce que je crois avoir compris. Et qui du coup est devenu fou et a tué tous les bœufs du campement.

- Les bœufs d'un campement ? fit le docteur Mancuso, d'un air sceptique, ce qui, cultivé comme il l'était, ne lui était encore jamais arrivé.

- Oui, ceux que les Grecs de l'Antiquité avaient, pendant la guerre de Troie, pour manger.

- Ah ! alors tu as bien entendu. Et ça t'a plu ?

- Oui, assez.

- Et ce soir, tu y retournes ?

- Pas même en rêve. »

Ils se mirent à rire. Le docteur s'excusa et prit congé, car il avait une visite à faire. Les autres commandèrent une nouvelle tournée de vermouth. L'homme à la rhubarbe, sans crier gare, se jeta sous le guéridon en faisant signe aux autres de faire comme s'il n'était pas là.

« Ma femme est arrivée, dit-il dans un murmure, mais ne vous retournez pas. »

Il y eut un moment de silence. Puis Rosario s'exclama : « Moi, je suis resté à la troisième lecture.

- Pourquoi ?

- Comme ça. Je n'avais rien à faire. Vous savez, j'ai eu aussi l'impression qu'il ne regardait pas la salle. Il n'a pas même remarqué que nous étions assis devant lui.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

¹ *Roland furieux* de l'Arioste (1532).

- Parce qu'il s'est mis à parler tout seul et à dire des choses à voix haute comme si personne ne l'écoutait. Il continuait à s'appeler Henri...
- Tu es sûr ?
- Oui, et il racontait qu'il était tombé de cheval et faisait croire à tout le monde qu'il était fou, alors que ce n'était pas vrai...
- Fou, encore ! s'exclama Sante.
- Oui, mais cette histoire, il ne la lisait pas, il la disait : Henri IV, ou Henri V, je ne me souviens plus, peut-être un roi ?... »²

L'atmosphère, échauffée par le vermouth, se rafraîchit tout à coup. Les visages se firent sérieux. On entendait jusqu'au moindre bruit sur la place, que jusqu'alors leurs voix avaient couvert : bruit de pas, vol d'oiseaux, cris lointains, fenêtres qui battaient, bruit des commandes passées, voitures qui freinaient.

² Henri IV : personnage de la pièce éponyme de Luigi Pirandello (1922).

SECONDE PARTIE DE L'ÉPREUVE

1. Question d'histoire avec documents :

En vous appuyant sur les deux documents ci-dessous, vous montrerez que Marie Curie fut une personnalité marquante.

Document 1 : Marie Curie en 1911 au congrès Solvay* à Bruxelles, photographie, Benjamin Couprie, 1911.



*Conférence scientifique organisée depuis 1911, grâce au mécénat d'Ernest Solvay, chimiste belge.

Document 2 : Extrait du discours prononcé par le Président de la République, François Mitterrand, le 20 avril 1995 lors de la cérémonie solennelle d'entrée de Marie Curie et de Pierre Curie au Panthéon. Sources, Françoise Balibar, *Marie Curie femme savante ou Sainte vierge de la science ?*, Paris, Découvertes Gallimard N° 497, 2006.

« [...] La cérémonie d'aujourd'hui prend un éclat particulier puisqu'entre au Panthéon la première femme de notre histoire honorée pour ses propres mérites.

Madame*, à quelques pas d'ici, dans cette rue qui porte désormais le nom de vos parents, s'élèvent les deux pavillons de l'institut du radium où s'acheva le destin de votre mère. Dans le modeste jardin qui les sépare, elle y planta un rosier qui continue de porter ses fleurs. À une faible distance de là était l'humble hangar de la rue Vauquelin où fut isolé le radium. Entre ces deux lieux et le Panthéon, si proches les uns des autres, que de chemin parcouru, que d'épreuves et que de gloire. »

* Eve Curie, fille de Pierre et Marie Curie

2. Question de géographie sans documents :

Les mobilités interrégionales en France métropolitaine.